

mures ? la voiture disparut, les fanfares s'éloignèrent, le bruit se perdit ; moi j'enfonçai mon chapeau sur mes yeux, je mis les deux mains dans mes poches, et je revins triste et maussade. Tu sais combien je suis aimable quand une fois je suis de mauvaise humeur ; tu te rappelles mon front ridé, mes lèvres avancées, mes mouvements vifs et brusques ; je coudoyai tous les passants, je jetai un regard de colère à tous ceux que je vis rire, et je rentrai à la maison bien disposé à gronder les domestiques. Ma chère maman m'attendait avec ses gracieux sourires, sa voix si caressante et ses paroles si douces. Elle employa pour me consoler toute son éloquence de mère ; elle me fit offrir ce chagrin à qui de droit, puis elle m'embrassa avec tendresse, me dit qu'elle me servirait de mère et d'amie, me fit remarquer que nous pourrions nous écrire, et me fit espérer que tu reviendrais tôt ou tard. Nous avons parlé de toi tout le reste de la journée, et le soir, lorsque nous fîmes notre prière en commun, maman y ajouta un *memorare* pour le cher voyageur.

Tu vas me demander peut-être pourquoi ma mère te porte un si vif intérêt ? Ma mère, vois tu, c'est la meilleure de toutes ! c'est le dévouement maternel personifié, avec ce qu'il y a de plus suave, de plus délicat et de plus doux. Maman ne souffre que de mes peines, ne s'inquiète que de mes chagrins, ne goûte que mes joies, ne jouit que de mes plaisirs ; si elle s'intéresse tant à toi c'est qu'elle sait que je m'y intéresse moi-même ; elle t'aime de toute l'amitié que j'ai pour toi ; comprends tu ? mais je laisse là son éloge et toutes ses belles qualités, car je t'enverrais une lettre aussi considérable qu'un volume in-octavo.

Inutile de te dire que j'aime cette excellente mère de toute la puissance de mon âme, et que, tout poltron que je suis, je me jetterais dans le feu pour la sauver. Ce qu'il est bon de t'apprendre, c'est que, grâce à cet amour, j'espère rester toujours fidèle à mes principes. Lorsque les passions arrivent, quand la nature faiblit, eh bien, je pense à ma mère ; je me représente sa douleur si je succombais, son désespoir si je tournais au mal ; alors je me raidis, je sens renaître mon courage, et je retrouve assez de forces pour saisir la main que me tend le devoir.

Je vais avoir besoin de force plus que jamais, car je veux travailler sérieusement la peinture ; et il me faut absolument entrer dans l'atelier

d'un artiste de réputation. C'est un séjour un peu redoutable, dit-on, c'est une épreuve rude et désagréable ; mais je l'avais prévue en choisissant la carrière des arts, je m'y soumettrai sans crainte.

Sois tranquille, j'en ai bien calculé tous les déboires avec les avantages ; je sais combien le succès est difficile, combien la réussite est chancelante ; mais je compte sur le Ciel et sur mon courage.

Quand à la question financière, je sais fort bien que la carrière des arts mène rarement à la fortune ; mais la fortune, mon cher, est le moindre de mes soucis. Pour les plaisirs et les jouissances, la peinture m'en procurera plus que tous les écus d'un millionnaire.

Si tu étais ici, mon cher Paul, tu me serais d'un grand secours. Je te verrais avant d'aller à cet atelier, je te verrais après y avoir été ; nous tiendrions conseil à nous deux, tu me prêterais ton sangfroid, ta logique et ta sagesse ; tu me rendrais fort et invulnérable.

C'est demain que je dois entrer à l'atelier ; je te raconterai ma réception. Adieu.

(à Continuer.)

LE GANT JAUNE.

Dans un de ces hôtels qui avoisinent le café Turc, et qui, comme cet établissement si chéri des habitants du Marais, jouissent de l'avantage d'avoir un jardin, vivait, durant la dernière année du règne de Charles X, une jeune veuve, riche et jolie, Mme. Amélie de Langeais. Elle logeait chez son père et habitait un appartement dont les fenêtres s'ouvraient sur les arbres verdoyants du jardin. Amélie avait été mariée quatre ans auparavant, et à peu près contre son gré, au vieux M. de Langeais. Quand une fille sort du convent sans volonté, sans passion, et que son mauvais génie lui adresse un vieillard riche, pour lequel son père ne manque pas de plaider, la jeune fille se soumet : telle était l'histoire d'Amélie : elle marcha à l'autel fière de son obéissance aux désirs paternels, et se donna un maître, jaloux, tracassier, grondeur, mais dont le règne tyrannique fut heureusement très-court. Au bout de deux ans de mariage, M. de Langeais mourut, et la jeune femme se croyait entièrement libre, lorsque son père lui fit observer qu'elle était trop jeune encore pour